

Il avait l'habitude, une habitude où il retombait toujours, de ne rien faire de quatre semaines entières, sinon boire. Quand on en parlait avec lui, il affirmait que, quand il avait bu, il était un autre homme, incomparablement supérieur à celui qu'il était à jeun, au Congo ordinaire, celui de tous les jours.

La boisson était la seule chose qui à ses yeux distinguait les différents moments de sa vie. Il oubliait tout le reste, mais gardait le souvenir de ses périodes de soulerie. Il ne pouvait pas se rappeler ce qui s'était passé telle ou telle année, où il avait travaillé, où il avait boxé, où il avait habité, mais il savait que tel ou tel mois il avait bu à la Nouvelle-Orléans, ou au Cap, ou à Montréal.

Et je ne crois pas que sur le chapitre de la boisson il racontât des mensonges, bien qu'en tous les domaines il fût terriblement menteur. Il aurait été capable de vous raconter, le plus sérieusement du monde, qu'un requin lui avait emporté le bras gauche, et de dire, si ceux qui l'écoutaient lui avaient montré son bras gauche intact : « Oui, c'est curieux, vous ne trouvez pas, vous aussi ? »

Mais il y avait en lui quelque chose qui en imposait, par exemple la manière dont il travaillait maintenant sur ce voilier, où il n'était pas dans son élément, faisait un travail qui exigeait de lui un tel effort qu'il ne cessait de tousser et attendait une nouvelle période de soulerie en Amérique. C'est lui qui me donna ma première leçon de boxe.

LA RENOMMÉE

Le Roman d'un boxeur

Quelques éléments du roman d'un boxeur

1. Le cœur de ce roman, ce n'est pas la boxe – quoique de cela aussi, en faisant la somme de passages épars, nous tirerons quelques bonnes pages. Ce qui est intéressant, c'est plutôt de voir comment un homme, grâce à la boxe, se procure argent et gloire, et comment il commence ensuite à reconvertir la gloire en argent, bref : la façon dont un homme « se construit ». Intéressante est aussi la manie qu'ont toutes sortes de gens de se chercher des héros, c'est-à-dire de vouloir rendre le bonhomme meilleur qu'il n'est ; de le pousser, à coups feutrés d'entrefilets dans les journaux, à force de demander, par politesse, incidemment, à l'occasion d'un cigare ou d'un cocktail, des nouvelles de son courage, et, si nécessaire, en fichant un souk pas possible dans sa vie privée, dans la bonne société et dans la presse, de le pousser donc à battre des records du monde ; bref : la façon dont un homme « est construit ». En gros : la trajectoire pleine d'épines et d'attrait d'un homme en dehors de toute classe sociale, depuis un bistro du port de Marseille, en passant par les salons parisiens, jusqu'à une salle de combat internationale déchaînée à Cuba, le chemin qui mènera le talent de cet homme pour la baston la plus primitive aux subtilités du noble art, qui mènera un instinct naturel de fier-à-bras

à l'exercice plein de malice des magouilles du commerce et de la publicité.

2. Dans les grandes lignes, le roman s'inspire du match pour le titre de champion du monde Dempsey/Carpentier. Le héros est George Carrare (un type dans le genre de Carpentier), qui se révèle boxeur dans le deuxième chapitre du roman, au cours d'une bagarre dans un bistro du port de Marseille. Le juge d'instruction qui le condamne à la peine maximale – trois semaines de prison – à cause d'un crochet à la mâchoire par ailleurs admirable se trouve être un fanatique de boxe. Par dégoût de la baston, il a envoyé George en taule, mais il finance, de sa poche, sa formation de boxeur. Après un an passé à enchaîner des victoires sensationnelles, il suffit d'ouvrir n'importe quel journal du continent pour savoir que « le beau George » est un gentleman de premier ordre, mais George est le seul à savoir qu'il n'est pas un boxeur de premier ordre. Ce secret est son fonds de commerce, son existence en dépend. Personne ne doit apprendre que, son titre de champion d'Europe en poche, il s'est fait mettre KO dans l'arrière-salle d'un bar parisien, suite à une petite embrouille, par Billie Mike, un amateur new-yorkais deux fois moins lourd que lui mais à la technique bien meilleure, son ami par-dessus le marché. À compter de cet épisode, la conviction initiale de George d'être un boxeur de classe internationale est à jamais ébranlée. Mais il a en revanche une bonne dose de bon sens ; il abuse donc de sa capacité à manipuler les gens et de son charme naturel – qui n'agit pas seulement

sur les dames de Paris, lancées telle une meute sanguinaire aux trousses du mâle élégant – pour s'assurer un compte en banque bourgeois et prospère. Cette condition lui convient plutôt. Cela l'amuse beaucoup, il adore jouer les gentlemen. Mais il sait parfaitement ce qu'il fait quand il accepte d'assurer, pour une marque de mode, la promotion d'un canotier de printemps, à condition que l'entreprise s'engage à faire figurer sous chacune de ses photos : « Même le tigre peut être élégant ! » Peu de temps après ses premières victoires sur le ring, il a fait la connaissance de Gloria Lagrange (de père français, de mère anglaise) au cours d'une réception dans laquelle il avait été introduit par son ami Billie Mike, tout jeune directeur de journal new-yorkais ayant ses habitudes dans toutes les salles d'entraînement et qui, de temps en temps, fait à un boxeur « ordinaire » la faveur de l'introduire en fraude dans une soirée mondaine ; pour pouvoir chiper Gloria à Billie et épouser cette jeune fille ouverte d'esprit, fumant le cigare, mais fondamentalement conservatrice, il avait dû, à la demande de Gloria, accepter que ce mariage reste secret. Maintenant qu'une simple photographie de lui met la gent féminine madrilène en émoi, rien ne lui importe plus que de cacher à toute l'Europe qu'il a fait un mariage bourgeois. À présent, c'est Gloria qui est frustrée de devoir se faire passer, durant leur prochain voyage en Amérique, pour sa sœur.

Voilà que les deux continents entament une chasse à l'homme à coups d'articles de presse, de paris privés, d'hostilités mondaines, et acculent le beau George à un combat pour le titre de

champion du monde. Il fait tout pour éviter le face-à-face avec le terrible Jack, mais son propre manager, le grand Solve en personne – avec qui bien sûr George ne peut en aucun cas se montrer sous son vrai jour – fait une question d'honneur de la signature de cette promesse de match. Bien vite il se retrouve, sans avoir compris comment, sur le bateau qui l'emène à New York ; mais pendant la traversée et durant les semaines d'entraînement sur place, ce n'est ni le combat à livrer contre son gré ni la réputation à tenir qui le préoccupent le plus, mais une affaire privée : la détermination inébranlable de Gloria à faire d'un homme devenu la propriété de trois continents un homme qui soit la propriété de Gloria. Gloria n'en pince pas franchement pour Billie, elle sait qu'il court le guilledou ; ce qu'elle ne sait pas – mais cela ne lui serait-il pas égal si elle l'apprenait ? – c'est qu'en prime Billie est un boxeur de tout premier ordre, un vrai génie de la boxe par nature, sans formation ni entraînement, et qu'il se comporte avec George comme Edison avec l'inventeur du brevet lorsque celui-ci commence à faire fortune. Mais Billie lui semble tout à fait approprié pour éveiller la jalousie de George. Et Billie s'y entend parfaitement pour tourner astucieusement à son avantage le fait que, pour tout le monde, Gloria n'est que la sœur de George. Évidemment, il n'y a strictement rien entre Billie et Gloria, puisque celle-ci, comme toutes les femmes de son entourage, est folle de George ; mais ce dernier trouve qu'ils poussent le bouchon un peu loin, tous les deux, de manière éhontée et sous ses yeux. Et il est beaucoup plus affecté que Gloria

ne se l'imagine lorsqu'il voit Billie Mike, sifflotant gaiement, emménager dans l'appartement new-yorkais qu'il a aménagé pendant ses dures semaines d'entraînement et lorsque, le soir, il entend Billie, malgré les vives supplications du grand Solve, renvoyer la bonne de Gloria, encore en route pour New York. Pourtant, tout ce qu'attend Gloria, c'est qu'il fiche Billie dehors, et lui prouve ainsi qu'il tient à elle. Mais George a de bonnes raisons d'être aussi doux que possible avec Billie, car s'il est bien meilleur boxeur que lui, il fait un bien mauvais gentleman, et pour Billie, par exemple, la discrétion est une invention qui date de la préhistoire. Et si d'aventure Billie venait à parler de certain combat dans certaine arrière-salle parisienne, George serait la risée de New York et n'aurait plus qu'à disparaître. Juste avant le départ pour Cuba, c'est l'apothéose. Gloria refuse d'aller à Cuba avec eux, et Billie, « pour faire plaisir à Gloria », annule le match qu'il devait faire là-bas le même jour que George. Là-dessus, George se décide à faire dégager Billie. Et pour cela, il prend prétexte d'un meuble qu'il aurait mis en pièces ; en vérité il est peu à peu devenu fou de jalousie. Évidemment le Billie, qui n'est pas précisément un gentleman, s'empresse d'aller raconter à Gloria le petit secret de fabrication de George : la vérité sur sa manière de boxer. À sa grande surprise, Gloria se fiche que George soit ou non un grand boxeur, alors qu'en général elle ne supporte pas les hommes qui ne sont pas numéro un dans leur domaine ; en revanche, ce qui la révolte profondément, c'est que George ait été trop lâche pour tout simplement le lui dire, et qu'il ait été assez scandaleuse-

ment complaisant pour préférer l'exposer aux assauts de Billie plutôt que de faire éclater la vérité aux yeux du monde. Trois jours avant de partir en vapeur pour Cuba, Gloria déguerpit.

George est en proie au doute. Il envisage même de ne pas aller à Cuba, mais il est bien incapable de tenir tête au grand Solve dans une situation quelque peu orageuse. Solve fait le serment qu'il réussira à livrer George aux Cubains – mort ou vif. Depuis le quai, pleine de colère, Gloria regarde George partir pour Cuba, et c'est seulement après une nuit blanche passée dans un hôtel de Manhattan qu'elle prend conscience que George s'engage dans un match dont il sait forcément qu'il n'a aucune chance de le gagner. Elle commence à y voir clair sur ce qui s'apparente à une forme particulière de bravoure. Quatre heures après cette révélation, elle est en route pour Cuba.

Au milieu de l'incroyable agitation de Cuba, où toute une foule vociférante campe au pied de l'arène du combat depuis deux jours, elle réussit, l'espace de quelques secondes, à parler à George – un George hébété, assailli de toutes parts par les journalistes, à mille lieues de songer à quoi que ce soit d'ordre privé. Cinq minutes avant le plus grand match de sa vie, Gloria lui jette au visage, hilare, qu'en ce qui la concerne il peut bien se laisser entièrement démolir, tant que son joli petit nez est épargné, vu que sinon pour les films c'est râpé, et qu'il y a plus d'argent à se faire là-dedans que dans la boxe. Et aussi invraisemblable que cela paraisse, c'est le cœur léger que George va vers sa défaite.

Une heure plus tard, George Carrare, avec trois

kilos de gaze autour de la tête mais aussi un cigare entre ce qui lui reste de dents, et heureux comme un gosse que tout cela soit terminé, est couché dans un petit box au milieu des 30 000 personnes présentes dans l'arène : la tension qui le tenaillait le lâche enfin, plus jamais on ne pourra le forcer à être le plus grand boxeur du monde.

3. Voici comment se présente le roman sur un plan technique : beaucoup d'intrications, des scènes de détail les plus précises possibles, comme au cinéma. Ainsi, le roman débute à New York, dans le bureau de Aron B. Mazzles, manager du célèbre Jack, champion du monde en titre catégorie lourds ; il est plongé dans ses réflexions et dans une bouteille de whisky. Mazzles se fait du souci pour son homme. Car l'homme, c'est le capital du manager, et si le boxeur boxe mal, le manager peut faire une croix sur ses rumsteaks. Et c'est exactement la même chose si son homme se marie, parce qu'après il se mettra à mal boxer. C'est pour cela que le manager, par exemple, fait tout pour éviter que son homme se marie. Mais il se trouve par exemple que, bizarrement, Jack s'est quand même marié, et du coup, comme c'était à prévoir, il n'est plus au meilleur de sa forme, et les journaux voudraient bien le voir combattre ; Aron B. Mazzles doit donc trouver un adversaire que Jack puisse battre à plate couture, mais qui soit suffisamment bon pour que cette victoire cloue le bec à la presse. Deuxième chapitre : un matelot nommé George Carrare aplatit un soutier ; il passe devant le tribunal.

Ou alors : Un certain temps avant que le contrat

entre Jack et George ne soit conclu, des spéculateurs sagaces font construire à Cuba, exprès pour ce combat, une arène de 30 000 places. Chaque scène du roman, de la première à la dernière, s'inscrit dans la perspective du match pour le titre de champion du monde, qui est dans diverses proportions l'objet d'intérêt de tous les personnages du roman.

4. Cadre : Marseille. Paris. New York. Cuba. Bistros. Salons. Salles de sport. Bateau. Bureaux de managers. Salles de rédaction.

Consacrer une importante partie de l'intrigue aux tractations de la presse et aux combines financières relatives aux matchs.

Exemples de tractations avec les journaux : Alors que George est en pleine ascension (en France), les journaux sont de son côté. Il constate par la suite que le journal le plus influent commence à écrire contre lui (apparemment, surtout parce que tous les autres sont pour lui). Pour régler le problème, il envoie des gens auprès du journaliste sportif d'un autre journal, pas particulièrement estimé dans le milieu de la boxe ; ils laissent entendre au chroniqueur qu'il ferait mieux de ne pas s'aviser de critiquer George, ce que le journaliste s'empresse alors évidemment de faire. Du coup, le grand journal retourne sa veste et recommence à soutenir George. Pas vraisemblable ?

Dans les semaines précédant le match pour le titre de champion de France, ses ennemis prétendent que son adversaire est trop vieux. Le manager de George met alors tout en œuvre pour organiser

une rencontre préalable entre le champion en titre et un boxeur international de bon niveau, et paie ce boxeur international pour qu'il laisse quelques rounds au champion. Le combat se solda par un match nul, ce qui prouve que le champion n'est pas trop vieux. Ensuite, George le met KO au troisième round. La même chose se répète à très grande échelle pour le match de championnat du monde : comme l'opinion publique américaine n'a aucune estime pour la qualité des boxeurs européens, Aron B. Mazzles envoie d'abord en Europe un bon boxeur américain pour un combat contre George, mais en ayant payé l'Américain pour qu'il boxe de manière à faire match nul. Cette fois, c'est de l'argent gaspillé, puisque George règle son compte à l'Américain en deux rounds.

Bien sûr, ces combines seront très liées à des affaires d'ordre privé. L'intrication de la presse, de la société et du sport est un des thèmes centraux du roman,

5. dont la morale est à peu près la suivante : il n'y a rien de plus dangereux pour un homme qu'une renommée qui lui colle trop obstinément à la peau. Un tel homme est toujours entouré d'une certaine catégorie de gens qui, de leur côté, font tout pour accroître leur propre renommée à son contact, ou, ce qui est encore bien plus nocif, utilisent la sienne pour ne pas perdre la leur ; à tel point qu'il en vient à atteindre des records peu naturels, dont il ne peut répondre et qui le mènent à sa ruine. Mais toutes ces manigances, aussi sûrement consécutives au moindre succès que le mal de ventre à l'excès d'esquimaux glacés, il faut les

montrer à l'œuvre sur un homme qui soit suffisamment solide pour les endurer sans trop de dégâts.

Roman d'un boxeur

Le cœur de ce roman, ce n'est pas la boxe – quoique de cela aussi, il faudra que nous tirions quelques bonnes pages. Ce qui est intéressant, c'est plutôt de voir comment un homme, grâce à la boxe, se procure argent et gloire, et comment il s'y prend ensuite pour reconvertir la gloire en argent. Et comment les journaux, ou les individus, se débrouillent pour faire d'un homme un héros. Ce qui m'intéresse par exemple, c'est la manière dont le manager s'efforce de tirer de son homme un combat digne de lui, parce que son homme, c'est son capital, et si le boxeur boxe mal, le manager peut faire une croix sur ses rumsteaks. Et c'est exactement la même chose si son homme se marie, parce qu'après il se mettra à mal boxer. C'est pour cela que le manager, par exemple, fait tout (mais quoi ?) pour éviter que son homme se marie. C'est d'ailleurs ainsi que débute le roman. Il commence à New York, à un moment où le personnage principal n'est encore qu'un matelot faisant la navette entre Marseille et Aden. Le manager du champion du monde (inspiré de Dempsey) cherche un adversaire adéquat pour son homme : quelqu'un qu'il puisse battre à plate couture, mais qui soit suffisamment bon pour que cette victoire cloue le bec à la presse. Le champion est en mauvaise condition, car il a épousé une jolie fille et raccroché les gants. Il n'est pas évident de dénicher un

adversaire adéquat (d'autant plus qu'avant même qu'on l'ait trouvé, une poignée de gens sagaces a fait construire en quatrième vitesse une arène de 30 000 places à Cuba, où le match pour le titre de champion du monde doit avoir lieu), mais le manager finit par le trouver : c'est le Français George Carras (inspiré du beau Carpentier). « Le beau George » se retrouve donc embringué dans un match de championnat du monde contre le terrible Jack, comme un chien se retrouve dans un jeu de quilles. Les qualités de boxeur de George Carras sont découvertes (au deuxième chapitre du roman) au cours d'une bagarre dans un bistro du port de Marseille. Le juge d'instruction qui le condamne à la peine maximale – trois semaines de prison – à cause d'un admirable coup de poing est lui-même fanatique de boxe, et paye à George, une fois purgée sa peine, une formation de boxeur. Après un an passé à enchaîner des victoires sensationnelles, tout le continent est au courant que « le beau George » est un gentleman de premier ordre, mais George est le seul à savoir qu'il n'est pas un boxeur de premier ordre. Ce secret est son fonds de commerce, son existence en dépend. Personne ne doit apprendre que, son titre de champion d'Europe depuis longtemps en poche, il s'est fait mettre KO, au cours d'une petite embrouille dans l'arrière-salle d'un bar, par Jean Lacque, un amateur parisien deux fois moins lourd que lui mais à la technique bien meilleure, son ami par-dessus le marché. Car c'est à ce moment que deux continents entament une chasse à l'homme à coups d'articles de presse, de paris privés, d'hostilités mondaines, et acculent « le

beau George » à un combat pour le titre de champion du monde. Chaque scène du roman, de la première à la dernière, s'inscrit dans la perspective de ce match pour le titre de champion du monde, qui est dans diverses proportions l'objet d'intérêt de tous les personnages du roman.

La Renommée. Le Roman d'un boxeur

1. Le sujet du roman *La Renommée* est le curieux empressement de tous à identifier les héros, c'est-à-dire à vouloir rendre un bonhomme meilleur qu'il n'est, et à le propulser par tous les moyens dans une compétition dans laquelle il finira nécessairement par échouer. Un tel homme est toujours entouré d'une certaine catégorie de gens qui, de leur côté, font tout pour accroître leur propre renommée, ou, ce qui est encore bien plus grave et nocif, pour ne pas la perdre.

2. Pour ce qui est des faits, le roman s'inspire du match pour le titre de champion du monde Dempsey/Carpentier.

George Carras, le héros, est un homme comme Carpentier : un grand boxeur, mais pas de tout premier ordre. Il est doté d'une élégance naturelle, d'une sacrée dose de bon sens et de toutes les caractéristiques qui peuvent permettre à un homme de se rendre populaire. Le monde entier mise sur George, à l'exception de lui-même. Sa force, c'est qu'il connaît précisément ses limites et que, en homme d'affaires rusé, il tire de lui-même le maximum de ses capacités. Mais cela ne l'empêche justement pas de se laisser entraîner, par le

jeu de la rumeur publique et de l'empressement susmentionné de ses partisans, dans un match de championnat du monde. Un beau jour, il se retrouve sans l'avoir jamais voulu à Cuba, au beau milieu d'une arène, sous les acclamations d'une foule de 30 000 personnes, et doit se laisser mettre KO. Ceci dit George est quelqu'un d'assez solide pour savourer le lendemain de sa défaite comme l'un des plus beaux jours de sa vie. Au moins, le plus dur est passé. Depuis le début il savait qu'il ne pouvait pas gagner ; celui qui le savait aussi, c'est son ami Billy Mike, champion du monde des poids légers catégorie amateurs, car vers le début du roman il l'a terrassé dans l'arrière-salle d'un restaurant, au sujet d'une affaire personnelle. Plus précisément au sujet de Gloria Carras, l'épouse de George, qu'il dissimule au public pour des questions de renommée ; ne pouvant se passer d'elle, il l'emmène avec lui en la faisant passer pour sa sœur. À toutes les intrigues au sujet de son combat s'ajoutent des combats perpétuels avec sa femme, qui ne se satisfait pas de son rôle précaire et qui s'amuse à exciter la jalousie de George par le truchement de Mike, qui lui fait une cour effrontée. Lorsque sa renommée de boxeur de premier ordre s'effondre, George laisse tomber son rôle de don Juan intercontinental : c'est main dans la main qu'ils regagnent tous les deux l'Europe.

L'homme qui se couvre de gloire.

Le bon boxeur doit jouer avec son adversaire, ce qui peut mal finir pour lui.

L'homme qui fait son entrée dans la bonne société. Il joue du piano [...]. Perd sa naïveté, mais

comme on attend d'un boxeur une certaine naïveté, il la mime – il devient acteur.

Quelqu'un qui triomphe devient plus intelligent. Les travaux de réfection. Gentleman par nature.

Ils instillent leur vin dans ses veines. Engouement pour ses tatouages. Billie Mike, propriétaire d'un journal, un titre à scoops avec un côté académique, qu'il trouve ennuyeux à mourir.

Homme qui dirige ses petites affaires, qui a du flair sur la façon de devenir célèbre. Tout ce qui peut être utile, il le fait publier dans le journal. Peu de temps, joue les imprévisibles, les insaisissables.

Règle ses affaires avec sa femme. Réussit à l'épouser rien qu'en glissant dans la conversation qu'il est un peu boxeur, qu'il aime beaucoup cela. Exact et précis. Les choses ne sont pas évidentes avec sa femme car :

Elle dit : « Cela ne me déplaît pas de fumer le cigare, de souffler à l'occasion ma fumée au visage d'une vieille dame, pourquoi pas de soutenir Lénine dans une controverse, mais je ne veux pas laisser dire de moi que c'est par modernité intempestive que j'ai épousé une paire de gros biscoteaux. Cela est trop voluptueux pour moi, George. » George : « Bien, alors tu as qu'à ne pas m'épouser. » Elle : « En plus tu es trop petit-bourgeois. Tel que je te connais, à dix heures du soir, d'instinct, tu rendrais ton tablier. Et le plus grave, c'est que moi aussi je suis petite-bourgeoise. Cela ne me déplairait pas non plus d'avoir le droit d'arracher les yeux à la première de ces abominables bonnes femmes avides de muscles qui t'appro-

cherait de trop près. » Mais il trouve un argument de taille à lui opposer : elle est trop indépendante. Un jour qu'elle refuse de le voir parce qu'il a soupé avec l'épouse d'un homme de presse, il décide de boursicoter avec son argent à elle, pour lui faire comprendre qu'il est son homme. Mais il devra s'en mordre les doigts : il s'aventure dans une affaire louche, et lorsqu'il comprend que l'autre essaie vraiment de l'escroquer, il réussit à récupérer son argent de justesse, par la force. Le lendemain, il lit dans le journal qu'un boxeur bien meilleur s'est fait rouer de coups ; il peut s'estimer heureux d'avoir gardé l'argent.

À part ça, pour ce qui est des aventures féminines, il n'est pas mécontent quand il lui arrive d'être photographié avec l'une d'elles.

Histoires sur la presse. – Tous les journaux sont de son côté. Puis il constate que le journal le plus influent commence à écrire contre lui (parce que tous les autres sont pour lui). Il envoie donc des gens, par l'intermédiaire de son manager, auprès du journaliste sportif d'un autre journal, pas particulièrement estimé dans le milieu de la boxe ; ils laissent entendre au chroniqueur – de manière plutôt insistante et costaud – qu'il n'a pas intérêt à s'aviser de le critiquer, ce qu'il s'empresse alors évidemment de faire. Du coup, le grand journal retourne sa veste et recommence à soutenir George.

Lorsqu'il est désigné, après plusieurs matches à Paris et alors qu'il est déjà tenant du titre de champion de France, comme adversaire du champion américain, la presse commence à douter qu'il soit vraiment le héros qu'on attendait. Ce sont les ini-

mitiés personnelles des journalistes qui s'affrontent (affaire de l'entreprise Kehring/Jerr). Pression discrète du journal démocrate sur les adversaires de George, dès lors qu'il s'agit d'envoyer l'ambassadeur de la boxe nationale combattre l'Amérique.

Dans les semaines précédant son combat pour le titre de champion de France, ses ennemis prétendent que son adversaire est trop vieux. Le manager de George s'efforce alors d'organiser une rencontre préalable entre le champion en titre et un boxeur international de bon niveau, et verse un pot-de-vin à l'adversaire. Le combat se solde par un match nul, ce qui prouve que le champion n'est pas trop vieux. Ensuite, George le met KO au bout de trois rounds. La même chose se répète à très grande échelle pour le match de championnat du monde. Fierté des Français quand leur champion national, parfait gentleman, traverse l'Atlantique. Par exemple, à une période difficile sur le plan colonial, lorsque George constate que la presse démocrate encourage une bonne entente entre les États européens, il se rend à Berlin pour soutenir un jeune Anglais. Il fait parvenir au journal démocrate une photo parue dans la presse allemande, le montrant en compagnie d'un boxeur allemand très apprécié dans son pays, se baladant bras dessus bras dessous sur l'avenue Unter den Linden.

Il participe, pour une marque de mode parisienne, au lancement d'un canotier dernier cri, à condition que l'entreprise s'engage à faire figurer sous chacune de ses photos : « Même le tigre peut être élégant ! »

La publicité, etc., c'est ce pour quoi George a

le plus de talent. Il dit aussi : le calcul est enfantin – une attaque sur trois colonnes vaut trois fois plus qu'un éloge sur une seule. Le plaisir que prennent les gens à éreinter les grands hommes, c'est la meilleure garantie pour un grand homme de ne pas tomber dans l'oubli.

À l'opposé de George, le boxeur de talent, il y a Billie Mike, le boxeur de génie ; incontestablement un génie, incontestablement très loin de ce qu'on appelle un gentleman. Il a également une autre forme de vanité : cette prétention invisible et terne propre aux moineaux du génie. Il serait prêt, par exemple, à jouer les porteurs de valises pour cette grande nullité de la boxe, alors qu'il considère son talent pour la boxe, ainsi que ses talents annexes, comme de la merde ; il va jusqu'à penser que les victoires de George ne sont que combines. Le génie méprise le talent. Billie ne comprend pas non plus ce que Gloria peut bien trouver à ce nullard. Comble du mauvais goût, Billie insiste sur le fait que c'est uniquement grâce à l'argent que lui rapporte son journal qu'il peut participer à de grands banquets donnés pour des occasions sportives. Ce qui ne l'empêche pas de porter des toasts à la gloire de Billie, qui lui fait l'honneur d'être son ami ; chacun de ces toasts agit sur George comme une coulée de métal en fusion, à cause de l'affaire de l'arrière-salle.

Campagne de presse sur les deux continents. L'Amérique a tout intérêt à réussir à faire venir un Européen, car il s'est avéré que les champions du monde américains n'arrivent pas à obtenir de combat en Europe, pour la simple et bonne raison qu'ils ne seront pas reconnus sur le continent

européen tant qu'ils n'auront pas mis KO quelques boxeurs du cru.

George n'a qu'une peur : qu'on découvre qu'il est marié. Cela ronge Gloria, qui n'apprécie pas qu'il pousse à ce point son rôle de gentleman. Ses conflits avec Gloria sont pour George des handicaps de taille dans son match. Mais sans elle, il ne peut rien faire, car elle fait tout pour lui. Finalement elle refuse tout net de l'accompagner : elle pressent l'issue du combat et prend peur.

Pour Gloria, il est très important que chacun soit compétent dans sa profession, elle a en horreur les serveurs qui ne savent pas vraiment servir. Gloria est également furieuse qu'il ne fiche pas dehors l'importun Billie, alors qu'il ne peut rien faire contre Billie étant donné que celui-ci n'est pas un gentleman et qu'il considère la discrétion comme une invention de la préhistoire. Avant de partir pour l'Amérique, c'est l'apothéose. Finalement, George se décide à faire dégager Billie ; il prend prétexte d'un meuble qu'il aurait mis en pièces, mais en fait ce n'est pas à cause de cette brouille, mais de sa jalousie. Billie s'empresse d'aller raconter à Gloria le petit secret de fabrication de George : il lui dit qu'il ne vaut rien. Gloria est profondément affectée que ce soit pour des raisons professionnelles, et par lâcheté à la perspective qu'éclate la vérité, que George l'ait tout bonnement laissée entre les pattes de Billie ; elle est confrontée à un dilemme, partagée entre sa déception vis-à-vis de George et la nécessité de lui fiche la paix avant son grand match. Mais malgré elle, elle se laisse emporter par l'admiration : bien qu'il sache pertinemment qu'il n'a aucune

chance de gagner, il joue les va-t-en-match, alors qu'il peut très bien – à l'image de Carthy et de bien d'autres – y perdre la vie, et il continue de bluffer le monde entier en fin stratège. C'est presque par hasard qu'elle tire tout au clair, à l'occasion d'une remarque faite au cours d'un petit-déjeuner, à Cuba, juste avant le match. Cette remarque lui fait comprendre que c'est elle-même, avec son aversion ostensible pour ceux qui ne sont pas n° 1 dans leur domaine, qui a poussé George à jouer la comédie. À New York, lorsque George tenait à ce que Gloria se fasse passer pour sa secrétaire, elle avait négocié avec des gens du cinéma et avait même, pistonnée par les journaux de Billie, fait deux apparitions dans un cabaret. À présent elle le raconte à George. Et elle utilise ses relations pour faire engager George pour le film ; et cinq minutes avant le plus grand match de sa vie, elle dit à George de se laisser entièrement démolir, mais d'épargner son nez, car elle a conclu un contrat pour un film. George est soulagé en apprenant que Gloria est au courant.

Les boxeurs sur l'île de Cuba

1. Après avoir décroché le titre de champion d'Europe, George Capaqua essaie d'organiser un combat contre un boxeur de médiocre qualité, et d'un coup, il se retrouve embringué dans un match pour le titre de champion du monde. Le beau George sait parfaitement qu'il ne sait boxer qu'avec son cerveau, un talent que l'ultime combat ne peut que faire redouter. Sa seule

chance, c'est de garder son sang-froid, son seul obstacle, c'est d'avoir l'esprit sportif.

2. Il ne cesse de reculer. Les autres le harcèlent. Il connaît ensuite un moment de pur sport, et à partir de là, il ne pourra plus sauver sa tête. Sa secrétaire, Kid : fraîche, effrontée, bonne camarade. Veut se marier, vu que, amoureuse de George, elle fait tout gratuitement. Elle exige, s'il veut qu'elle reste, des honoraires exorbitants.

L'Épouse de l'organisateur.

3. Soudain, à Cuba, il passe la tête par la fenêtre. La nuit précédant le match : publicités lumineuses, crises d'angoisse. Il boit ostensiblement.

4. Le combat. Il se met en scène. Encerclé par la presse. Le combat des femmes. Il désengage les liquidités que ses amis ont mises sur lui. Il est grand et valeureux. À la fin, on le porte sur la scène, recouvert de bandages, sous un tonnerre d'acclamations.

5. Le lendemain : Devant tout le monde, il doit mimer la tragédie, mais sous ses bandages, il est heureux. Fume, boit, épouse Kid, console ses amis, dicte les comptes rendus.

Combat de boxe sur l'île de Cuba

1. Quatre messieurs dans un fumoir. Le jeune homme qui a ôté ses chaussures en cachette et se retrouve handicapé lorsque c'est le coup de feu.

« Somme toute, c'est pour vous une terrible défaite morale, Charles. J'entends par là, cette habitude de se déchausser en présence d'une dame. » *Il sort.*

2. La vieille mère du boxeur retraçant le match. Les reporters. La photographie.

Lorsqu'il est rentré de son combat contre O'Hara, qui l'avait mis KO par un uppercut au troisième round, avec un nez en moins, je lui ai dit : « Larry, ce n'est pas le nez qui compte, c'est l'homme (ce qui donne des coups en dessous) (comment on lui donne des coups et le [...] dans une pâtisserie [...]).

Avant son match de championnat du monde, il m'a dit : « Quoi qu'il arrive, maman, tu me soutiendras toujours. » Je lui ai alors dit en le regardant bien dans les yeux : « Larry, ce que ta maman attend, c'est que chacun fasse ce qu'il a à faire. » Et en disant ces mots, j'ai retroussé mes manches et lui ai montré l'endroit où son père, en un seul coup, m'avait cassé le bras en deux. Et j'ai ajouté : « Montre-toi digne de ton père Larry. »

Boxeur

George, Jimmy, Gloria

Trois semaines plus tard, George revient à New York, ne peut regagner sa chambre car Jimmy s'y est installé. George entend Jimmy renvoyer la bonne. Gloria rayonne. Gloria, à Jimmy : « Pour George, cela coule de source que je n'aie pas voir

ailleurs.» Jimmy : « Comment quelque chose d'aussi contre-nature peut-il couler de source. »

Gloria se rend sur le tournage du film. George est furieux que Gloria soit tellement intime avec les hommes qui se trouvent là.

Épouse de l'homme qui travaille dans la presse.

Cuba /5 avril

George

Ivette Sire

Son père

Le manager

Jonnie Fletcher Champion du monde poids légers

Juanita Golez

Ève

Acte I : Montréal George devient champion du Canada

Acte II Il est amené à combattre pour le titre de champion du monde

Acte III : Cuba

Acte IV : KO

Le boxeur

GEORGE. Kid, j'ai quelque chose à vous dire avant que vous ne partiez. Asseyez-vous, mais asseyez-vous décemment, pas n'importe comment comme d'habitude, aujourd'hui je ne pourrais pas le supporter, je suis à bout. Mettez-vous ça dans la tête une fois pour toutes : je suis à bout,

foutu. J'exige qu'on me traite décemment. Bon sang, ne soyez pas si guindée sur votre chaise. Tout ça me met les nerfs en pelote. Bon, revenons à nos moutons : Au fait, vous voulez un whisky ? Il ne s'agit pas d'une nouvelle désagréable pour vous, pas le moins du monde. Au contraire. Nous n'allons tout de même pas nous jouer la comédie, n'est-ce pas. Pourquoi est-ce que vous ne dites rien ? C'est vraiment déloyal.

KID. Monsieur George –

GEORGE. Ne me contredisez pas. Bon. Je suis prêt à vous faire une offre. Je voudrais d'abord vous mettre en garde, dans votre propre intérêt : n'allez surtout pas vous figurer que sans vous je n'existerais pas. C'est absurde, bien entendu. *Il rit.* La vérité, la voilà : je n'aime pas être seul. Et vous, personnellement, vous faites très bien l'affaire. Mais je vais être franc avec vous : j'admets volontiers que je serais capable de pas mal de choses pour vous être agréable. À condition que vous ne soyez pas trop exigeante. Voici mon offre : Vous, Kid, vous continuez à vous occuper de moi, et moi – mais on ne reviendra plus sur le sujet, c'est bien d'accord – je double vos honoraires.

KID. Quelle monstrueuse outrecuidance.

GEORGE. Quoi ??

KID. Tu ne manques vraiment pas d'air, George.

GEORGE. Comment ça ? Tu crois ? Mais c'est pourtant... Je veux dire, je ne comprends pas du tout. Mais sur quel ton tu me parles ? Je ne suis vraiment pas en état d'encaisser encore quoi que ce soit, après ce match.

KID. C'est bien ce que je me dis. Bien le bonsoir, George.

GEORGE. Qu'est-ce que ça veut dire? Stop! Qu'est-ce qui vous prend? Laissez-moi vous dire que vous ne m'aurez pas à coup de chantage. Revenez, j'ai dit! Je modifie mon offre. Vous continuez à vous occuper de moi, et je vous épouse. Vous ne faites pas une affaire, mais vous l'avez bien cherché. Retournez immédiatement dans votre chambre, vous me tapez franchement sur les nerfs.

PLAQUE COMMÉMORATIVE
POUR 9 CHAMPIONS DU MONDE

Voici l'histoire des champions du monde des poids moyens
De leurs combats de leurs carrières
Depuis 1884
Jusqu'à nos jours.

Je commence la série par l'année 1884
Où les combats duraient plus de 56 ou 70 rounds
Et n'avaient qu'une issue : le KO
Et par *Jack Dempsey*
Vainqueur de *Georges Fulljames*
Le plus grand boxeur de l'époque où l'on cognait
comme des brutes

Vaincu par

Bob Fitzsimmons, père de la boxe technique
Détenteur du titre mondial des moyens
Et des poids lourds également
Grâce à la victoire qu'il remporta le 17.3.1897 sur
Jim Corbet,

34 ans sur le ring, seulement 6 défaites
Tellement redouté que durant toute l'année 1899
Il n'eut aucun adversaire. Ce n'est qu'en 1914,
À 51 ans, qu'il livra
Ses deux derniers combats.
Cet homme n'avait pas d'âge.
En 1905, *Bob Fitzsimmons* perdit son titre devant

Jack O'Brien dit *Jack de Philadelphie*
Jack O'Brien commença sa carrière